

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de solidarité ou de soutien.

Pascal Picq

Et l'évolution créa la femme

Coercition et violence sexuelles chez l'Homme

Odile Jacob 2023

page 2 Introduction

page 3 1ère partie Sexe, sexualité et coercition sexuelle chez les singes et les grands singes

page 9 Evolution de la coercition sexuelle chez les primates

page 10 2ème partie Evolution humaine et coercition sexuelle

page 28 Violences préhistoriques

page 34 conclusion La femme qui a évolué

A quand remontent les formes de l'idéologie et de l'oppression masculines : à la préhistoire, aux premières civilisations, à la modernité ? Les transformations techniques, économiques et culturelles qui ont jalonné l'histoire humaine ont-elles amélioré ou aggravé la condition des femmes.

Les femmes ne sont pas des femelles comme les autres. Il y a une évolution aussi méconnue que fascinante de la sexualité, de la reproduction, de l'éducation des enfants et des sociétés.

On nous répète qu'il n'y a pas de sexe, mais iniquement du genre. Aucun anthropologue ne conteste la construction de l'identité sexuelle par-delà le sexe biologique, lui-même pas si déterministe comme le savent les biologistes. En revanche, nier la différenciation biologique est de l'ordre de l'irrationnel, si ce n'est de l'idéologie.

D'un point de vue comparatif, et comme nous le verrons, notre espèce se distingue comme la plus violente envers ses femelles, les femmes donc, avec une tendance au *femicide*, l'*uxoricide*, le meurtre du partenaire féminin (...) étant extrêmement rare chez les autres espèces.

Contrairement au schéma dualiste cher à la culture occidentale, l'homme - en tant qu'espèce - ne s'est pas libéré de la nature en entrant dans le monde de la culture (et des techniques). Il n'est pas devenu homme par-delà et au-dessus de ses gènes. D'ailleurs, un des postulats idéologiques majeurs de la discrimination envers les femmes les renvoie à leur condition de nature (...). Alors dévoilons d'entrée la conclusion de cet essai : les causes principales du malheur des femmes sont d'ordre culturel. Le pire ennemi de la femme, c'est l'homme.

L'éthologie comparée décrit de très grandes différences en termes de gouvernance ou de relations de dominance entre individus du même sexe et entre individus des deux sexes, comme entre les bonobos et les chimpanzés. Il n'y a pas plus opposé, en termes de coercition sexuelle, que ces deux espèces, les plus proches de nous dans la nature actuelle et avec lesquelles nous partageons un dernier ancêtre commun exclusif.

Il se dégage de cette analyse comparée une tendance jamais évoquée jusque-là : plus l'investissement parental pour la reproduction est asymétrique et s'appuie sur les femelles, comme c'est le cas chez les mammifères avec la gestation, l'allaitement et la protection, plus celles-ci deviennent un enjeu de contrôle pour les mâles.

Reste une question non tranchée : est-ce que les premiers représentants de la lignée humaine étaient plutôt dominés par les femelles, comme chez les bonobos, ou plutôt coercitifs envers les femelles, comme chez les chimpanzés (et les hommes actuels) ? (...) des changements considérables de systèmes sociaux apparaissent entre Lucy et les femelles australopithèques d'un côté, et les premières femmes de l'autre. mais, que ce soit pour les

unes ou les autres, impossible de déterminer si elles subissaient différentes formes de coercition de la part des mâles.

Le *cinquième chapitre* nous entraîne sur les chemins de l'ethnologie parmi la diversité des derniers peuples dits traditionnels avec des économies de chasse, de pêche et de collecte. Là aussi, et n'en déplaise aux nostalgiques de l'âge d'or des origines, le statut des femmes varie énormément d'une ethnie à l'autre, avec des niveaux de coercition très différents. Ces peuples ne sont pas restés figés dans le passé et croire reconnaître en eux une humanité des origines est tout simplement illusoire.

Nous considérons ensuite les sociétés horticoles, agricoles et d'éleveurs, avec leurs représentations respectives de la nature, de la reproduction et des femmes. La condition des femmes devient souvent très dure chez les peuples horticoles et agricoles, plus égalitaire et respectueuse chez les éleveurs, mais pas toujours.

Nous arrivons enfin là où commence l'histoire et où se termine cet essai dont l'ambition est de poser les fondements de la coercition sexuelle envers les femmes avant le temps de cités, des Etats et des civilisations.

Le fait qu'on ne puisse pas dégager de corrélations claires entre des facteurs phylogénétiques ((liés à la descendance et aux liens de parenté)), écologiques ou économiques démontre au moins une chose : il n'y a pas de fatalité naturelle ou environnementale à la coercition des mâles. C'est la très grande leçon à tirer d'une approche évolutionniste et de la comparaison entre les lignées de signes et de grands songes. Elle montre que même s'il existe des contraintes phylogénétiques communes aux différentes lignées, des espèces sœurs peuvent avoir des organisations sociales radicalement différentes, voire opposées, alors qu'elles partagent un ancêtre commun récent et vivent dans des environnements similaires. C'est donc une affaire d'éthologie et de sociologie, en un mot de société.

Première partie

Sexe, sexualité et coercition sexuelle chez les singes et les grands singes

Comment aborder la question de la violence et de la coercition des hommes envers les femmes sans se heurter à des siècles d'idéologie de la domination masculine, aussi bien en philosophie, en théologie, en psychologie que dans les sciences en général.

Si la condition de la femme des origines est équitable, alors comment et pourquoi les cultures humaines en sont-elles arrivées à développer un tel arsenal de violences physiques et symboliques ? D'un point de vue évolutionniste, quels avantages auraient eu ces sociétés coercitives sur les autres, plus égalitaires ? Si la condition de la femme préhistorique s'inscrit dans une longue tradition phylogénétique de la violence, alors pourquoi les cultures lui ont-

elles ajouté une épaisse couche symbolique, donnant un vernis discursif à un héritage évolutionniste qui devient de ce fait impossible à modifier ?

L'existence de deux sexes bien différenciés est un phénomène assez récent dans l'histoire de la vie et plus marqué chez les espèces jugées les plus "complexes", comme les mammifères et les oiseaux. (...) Parmi les 50 000 espèces de poissons, environ un dixième voit les individus changer de sexe au cours de leur vie tout à fait "normalement" : dans la majorité des cas, ils passent de mâle à femelle.

Pourquoi dépenser autant d'énergie et avoir recours aux mécanismes complexes nécessaires à la rencontre de deux gamètes différents - le sexe - au lieu de se limiter au clonage ? Tout simplement parce que, même chez les unicellulaires, des organismes infectés par un virus seraient éliminés par défaut de diversité. la seule réponse connue, pour résister à des virus qui se dupliquent et mutent très vite sans sexe, c'est de faire du sexe. Les organismes plus complexes n'ont pu apparaître et se diversifier qu'à cette condition.

La reproduction bisexuée implique des femelles avec un fort investissement énergétique, et notamment la transmission de leurs mitochondries ((centrale énergétique de la cellule)), tandis que les mâles produisent une grande diversité de gamètes. la bisexualité permet donc de jouer sur deux avantages : la qualité du côté des femelles et la diversité du côté des mâles.

L'anisogamie ((différence entre gamètes mâle et femelle)) qui résulte de cette adaptation a conféré un avantage considérable aux espèces bisexuées face aux non sexuées. (...) Quelques grandes lignées ont nettement accentué ces différences avec des femelles investissant dans des ovules moins nombreux et plus qualitatifs tandis que les mâles maintiennent leur productivité spermatique. C'est le cas chez les oiseaux et encore bien plus chez les mammifères avec la fécondation interne.

Chez les insectes et les arthropodes, (...) dans la majorité des espèces, les mâles sont beaucoup plus petits que les femelles. Ils usent de toutes les prudences pour ne pas se faire dévorer par elles pendant l'acte sexuel, comme chez les charmantes mantes religieuses. Chez les insectes dits eusociaux ((qui vivent dans une société où un seul ou très peu d'individus se reproduisent)) comme les fourmis, les termites et les abeilles, les mâles sont actifs le temps de la reproduction et meurent par la suite.

La coercition des mâles est rare chez les oiseaux où 95% des espèces sont monogames ((un seul partenaire sexuel)). (...) Il en va tout autrement chez les mammifères où l'asymétrie à l'investissement parental s'accompagne fréquemment de coercition masculine. Le fait que le dimorphisme sexuel ((différence de taille et de forme entre les deux sexes)) favorise une plus grande taille pour les mâles les avantage *de facto* dans les relations conflictuelles avec les femelles pour l'accès à la nourriture et les diverses formes de coercition sexuelle, jusqu'à l'infanticide. Les exemples de dominance formelle des femelles sur les mâles sont rares chez les mammifères.

Donc, la coercition masculine n'est pas un état généralisé propre à une lignée ou à un groupe phylogénétique, certainement parce que les femelles disposent de plusieurs stratégies pour contrer les mâles. Et la dominance formelle généralisée des mâles sur les femelles ne conduit pas forcément à des comportements coercitifs.

Nous appartenons à l'ordre zoologique des primates, des mammifères fondamentalement adaptés à la vie dans les arbres. Il présente la plus grande diversité de systèmes sociaux avec deux extrêmes : d'un côté les lémuriniens avec une tendance à la domination féminine et, de l'autre, les grands singes, dont l'homme, avec une domination et une coercition masculines très marquées.

Dans les années 1950-1960, le modèle social est simple : la famille nucléaire avec la femme à la maison et l'homme au travail. (...) les éthologues, majoritairement masculins, s'intéressent essentiellement aux comportements des mâles, il est vrai aussi spectaculaires que faciles à observer.

Il en va autrement dans les années 1960-1970, avec l'arrivée de femmes éthologues et dans le contexte des mouvements de libération féminine. (...) Il apparaît alors que les sociétés de babouins ne sont pas du tout ce qu'on en a pensé. Pour s'en rendre compte, il fallait se donner la peine d'observer les femelles... Puis arrivent les grandes synthèses des années 1980-1990, montrant la grande diversité des organisations sociales et leur adaptabilité.

Une partie au moins des lémuriniens témoigne de l'existence d'un groupe phylogénétique où l'évolution sociale admet la domination des femelles, sans coercition sexuelle dans un sens ni dans l'autre.

Les espèces multimâles/multifemelles ou polygynandres ((groupe social de plusieurs femelles et plusieurs mâles, où la reproduction se fait avec plusieurs partenaires de sexe opposé)) forment les sociétés les plus complexes et celles qui nous intéressent le plus puisque c'est le cas des sociétés humaines.

La coercition sexuelle (...) s'avère globalement plus marquée chez les singes et les grands singes de l'Ancien Monde. (...) La coercition sexuelle - à ne pas confondre avec d'autres formes de comportement de dominance hors contexte sexuel - comprend les menaces gestuelles et/ou vocales, l'agression physique et la copulation forcée, le viol, le gardiennage ou l'obligation de demeurer à proximité physique et/ou visuelle, la séquestration en un lieu, la punition. physique qui peut aller jusqu'au meurtre. le "menu" est varié et les mâles en usent à la carte.

Tous les babouins vivent dans des sociétés polygynandres, les femmes étant apparentées ((elles ont des rapports de parenté)). Elles sont matrilocales ((les femelles vivent toute leur vie avec des apparentées ; les mâles les quittent)) avec une tendance à la transmission du statut de la mère aux filles ou transmission matrilineaire. Les mâles, quant à

eux, quittent leur groupe natal au moment de l'adolescence pour rejoindre un autre groupe et s'y reproduire. (...) Ils exercent une coercition masculine très violente.

Devant l'agression d'un mâle, une femelle peut s'enfuir. Chez les chacmas ((espèce de babouin de savane)), elle se réfugie sur l'extrémité d'une branche, suffisamment solide pour supporter son poids, mais pas celui d'un mâle. (...) Si la fuite permet d'éviter une agression immédiate, le retour dans le groupe peut être sanctionné par une punition différée. En raison de tous ces risques, les femelles recourent à l'*apaisement* et la *soumission* par des mimiques, des attitudes corporelles qui évoquent la copulation et l'épouillage pour tempérer l'intensité de l'agression (hamadryas). Une stratégie préventive consiste à nouer des liens d'*amitié* avec un mâle dominant et non abuseur. Dans ce cas, les autres mâles se montrent plus prudents.

Autre élément de stratégie : la *sélection* de mâles tolérants, notamment envers les jeunes, et pas encore dominants au moment où ils désirent entrer dans un groupe (magots). La *coalition* de femelles apparentées ou non est efficace, mais comporte aussi des risques à cause de la taille des mâles et de leurs formidables canines (mais ceux-ci n'ont pas forcément intérêt à s'aliéner les faveurs des femelles). Il arrive que des coalitions mixtes se liguent contre un agresseur (macaques de Tonkean).

La *polyandrie*, la copulation avec plusieurs mâles, réduit les risques d'infanticide. cependant, elle engage un jeu subtil entre le désir d'autres mâles ou leur coercition possible et la susceptibilité des mâles dominants et des mâles "amis". Selon les espèces, la femelle accepte les uns ou les autres à différents moments de son cycle.

Elles ne se contentent pas de subir, elles peuvent faire des choix, mais avec des latitudes très différentes, dans le cadre des contraintes imposées ou non par les mâles. Cela implique aussi des aptitudes cognitives pour l'anticipation, l'observation, l'expérience, l'apprentissage et la prévarication ((le manquement à un devoir)). On est vraiment très loin des idées communes sur le sexe instinctif et compulsif chez les singes.

Un refroidissement climatique fragmente le couvert forestier de l'Europe et de l'Asie occidentales vers 13 millions d'années : c'en est fini des hominoïdes ((famille des grands singes et gibbons qui se suspendent aux arbres)) européens et proches. (...) En Afrique, (...) apparaît notre lignée. Elle se déploie avec les australopithèques, puis des premiers hommes aux derniers hommes préhistoriques. (...) Aujourd'hui, il ne reste qu'une seule espèce, la nôtre.

Si la monogamie s'observe chez 90% des espèces d'oiseaux, c'est moins de 10% chez les mammifères, tout en précisant qu'un quart seulement des espèces de mammifères vivent dans des systèmes sociaux stables, avec une tendance à la famille "monoparentale" ((un seul parent)). Il s'agit des loups et d'autres canidés, des castors, etc.

Est-ce que les couples sont "fidèles" ? Une des grandes surprises des études chez les oiseaux a été de constater le fort pourcentage d'infidélité : en moyenne, un tiers des petits ne sont pas le fruit des relations sexuelles entre leurs parents. (...) Selon les espèces, les

couples maintiennent une vraie exclusivité sexuelle tandis que d'autres se montrent plus lâches.

Quatre facteurs sont associés à la monogamie : les liens de couple, la surveillance du partenaire, l'attachement émotionnel et les soins biparentaux.

Quelques portraits de singes de l'Ancien Monde et du Nouveau Monde mettent en exergue des adaptations et des comportements liés à la monogamie (...) : toutes vivent sur des territoires revendiqués par des vocalises et défendus avec agressivité. Les mâles et les femelles participent à la défense du territoire. La sélection sexuelle favorise la sélection intersexuelle, minimise la compétition intrasexuelle (défense du territoire) et annihile la coercition sexuelle et l'infanticide. Il y a codominance de la femelle et du mâle, donc pas de dimorphisme sexuel. (...) Des espèces se montrent très fidèles, d'autres (...) s'intéressent à des individus voisins de l'autre sexe.

Le système social des orangs-outangs est vraiment très particulier avec des femelles isolées sur leurs territoires respectifs et un mâle résident dont le territoire recouvre celui de plusieurs femelles. (...) Le dimorphisme sexuel est très marqué avec des mâles au moins deux fois plus gros que les femelles. (...) Ces facteurs contribuent à une forte compétition entre les mâles (...) et une coercition intense autour des périodes de fécondité.

Les femelles (...) pratiquent la polyandrie ((femelle pratiquant des relations sexuelles avec plusieurs mâles)) en début de cycle en favorisant des mâles encore jeunes adultes et en passe de devenir dominants. Par contre, elles refusent, non sans mal, de s'accoupler avec des mâles au statut déclinant. Les choses deviennent plus tendues avec les mâles vagabonds, qui finissent par obtenir des copulations forcées.

Globalement, la moitié des relations sexuelles sont forcées. Il y a manifestement un choix de la femelle mais qui, dans la moitié au moins des situations, conduit à des relations forcées. Lorsque deux partenaires s'engagent dans une série de copulations, elles peuvent être successivement coopératives, ou d'abord coopératives puis forcées, toujours forcées ou forcées puis coopératives : toute la gamme des possibilités, et cela quel que soit le statut du mâle. (...) Les femelles, le plus souvent très bousculées, ne sont jamais blessées. Les mâles, très puissants, maîtrisent leur force et leur agressivité - ils ne le font pas dans les conflits entre mâles -, ce que les femelles semblent savoir.

Les gorilles vivent dans des harems polygynes ((mâle ayant des relations sexuelles avec plusieurs femelles)) avec un mâle dominant à dos gris et parfois dans des groupes composés de deux mâles et de plusieurs femelles. (...) Quand deux femelles entrent en conflit, le plus souvent pour l'accès à des nourritures, le mâle intervient promptement pour ramener le calme. En fait, le mâle agit aussi pour éviter toute coalition entre les femelles : une forme de coercition sexuelle. (...) De façon régulière, les harems de gorilles se

rencontrent. Les mâles paraded pour montrer leur force. C'est dans ces circonstances que des femelles en profitent pour changer de harem.

On peut considérer que les agressions des mâles envers les femelles participent d'une coercition sexuelle pour les garder dans le harem, mais le fait qu'elles puissent changer de groupe en montre la limite, sinon elles pourraient subir des attaques violentes, ce qui n'est pas le cas. Il y a donc beaucoup de "frime", entre séduction et coercition.

Chez les chimpanzés (...) les mâles, bien qu'apparentés, sont constamment engagés dans des intrigues de pouvoir. (...) Les conflits entre mâles ou clans de mâles peuvent conduire à des meurtres soit dans un conflit direct qui dégénère, soit de façon préméditée. des coalitions de mâles patrouillent aux frontières de leur territoire, ce qui peut conduire à des attaques très violentes et souvent meurtrières contre des mâles voisins isolés. La victime peut être aussi une femelle du groupe voisin et plus souvent son enfant. Il y a aussi des attaques en règle d'un groupe de mâles contre un groupe de mâles voisin si un parti se trouve avantaé par le nombre par rapport à l'autre. Il arrive qu'une ou plusieurs femelles se joignent à de telles expéditions.

Seuls les chimpanzés et les hommes se comportent ainsi et avec un tel niveau de violence. Il s'agit d'actions intentionnelles, préméditées et poursuivies dans le temps. (...) dans un tel contexte d'agression généralisée, il n'est pas aisé de faire la part de ce qui relève de relations sociales courantes -statut social, politique, nourriture...- et de ce qui tient de la coercition sexuelle, les mêmes comportements pouvant procéder des deux.

En raison du régime de coercition indirecte et de menace, les femelles ne résistent pas ou peu aux sollicitations des mâles. Elles ont été "dressées". Elles exercent aussi leur choix au cours de leur cycle de fécondité, qui dure plusieurs semaines et avec une transformation physiologique et morphologique spectaculaire de leurs parties génitales, très enflées et de couleur vive. (...) La coercition indirecte participe d'un régime de menaces et d'agressions visant à s'assurer de futures copulations avec les femelles, les amenant à ne pas opposer trop de résistance, voire à les solliciter.

Si les bonobos n'existaient pas, on pourrait légitimement croire que la lignée des hominidés africains avec les chimpanzés et les humains se distinguaient par une violente domination de mâles apparentés et coalisés avec des femelles subissant un large spectre de coercitions sexuelles.

Comme les chimpanzés et les humains, les bonobos vivent dans des sociétés polygynandres organisées autour de mâles apparentés. (...) Les relations entre groupes sont apaisées, ce qui facilite le transfert des femelles. Il n'y a pas de dominance stricte des mâles ou des femelles les uns sur les autres : on est en présence d'un régime de codomination. Les femelles, bien que non apparentées, manifestent plus de solidarité, passent plus de temps ensemble et se déplacent de concert. (...) Les liens les plus fréquents sont entre les femelles et entre les mâles et les femelles, moins entre les mâles : c'est exactement l'inverse des

chimpanzés. Les conflits de statut conduisent à quelques querelles, vite tempérées par des régulations sociosexuelles. On n'a jamais observé de coercition sexuelle de la part des mâles, ni dans la nature ni en captivité. (...) Par contre, des femelles peuvent harceler sexuellement des mâles pour obtenir des copulations. Il arrive qu'un mâle - ils sont un peu plus corpulents - s'engage dans un comportement coercitif envers une femelle : rapidement, diverses coalitions de mâles et de femelles s'y opposent.

Les femelles jouissent d'une réceptivité sexuelle sensiblement plus longue que chez les chimpanzés et manifestent une hypersexualité. Les relations sexuelles se font dans toutes les combinaisons de partenaires et dans toutes les classes d'âge (...). Cette sexualité débridée sert à renforcer les liens affectifs entre les individus et à apaiser de possibles conflits. (...) Au cœur des forêts tropicales, au sud du grand fleuve Congo, c'est un petit coin de paradis qui détonne, dans un monde de singes et de grands singes de l'Ancien Monde plutôt versé dans la coercition sexuelle.

Evolution de la coercition sexuelle chez les primates

Plus l'anisogamie ((différence entre le peu d'ovules des femelles et le grand nombre de spermatozoïdes chez le mâle)) ou l'investissement parental repose sur les femelles, plus on observe de coercition sexuelle. (...) En fait, cela dépend de la stratégie des mâles : soit une coercition précopulatoire et parfois postcopulatoire ; soit un fort investissement postcopulatoire (les hommes pratiquent les deux).

Le dimorphisme sexuel apparaît comme un excellent indicateur du niveau de la compétition intrasexuelle entre les mâles, toutes espèces confondues. (...) Autre caractère universel, la taille relative des testicules, petites quand il y a une exclusivité sexuelle et grosses quand il y a promiscuité ou polyandrie sexuelle (compétition pour le sperme). ce caractère n'est pas accessible chez les fossiles.

Les mâles étant la source des maux des femelles, on pourrait supposer que les formes de coercition devraient être plus violentes dans des sociétés organisées autour de mâles apparentés. ce n'est pas le cas.

D'une manière générale, les espèces très arboricoles apparaissent moins coercitives, quelles que soient les lignées. C'est le cas pour les singes du Nouveau Monde, tous arboricoles. (...) par contre, les espèces plutôt terrestres se montrent toutes plus coercitives.

Evolution humaine et coercition sexuelle

A l'issue de la première partie (...), il ressort que l'homme actuel, *Homo sapiens*, apparaît, en moyenne, très coercitif envers les femmes. Non seulement on observe chez lui tous les comportements coercitifs déjà connus, mais en plus il innove. (...) Sapiens cultive une plus grande diversité des formes de coercition, comme les ablations, les meurtres et les violences autour de l'acte sexuel, et souvent à un degré plus sévère, pour celles partagées avec d'autres espèces, comme les séquestrations ou les punitions - c'est moins vrai pour les infanticides mais seulement depuis peu de temps.

Voici les caractéristiques générales des sociétés d'*Homo sapiens* (...). Neuf sociétés sur dix sont patrilocales ((les mâles restent toute leur vie dans leur groupe natal)), les autres matrilocales ((les femelles restent dans leur groupe natal)). L'échange de femmes entre des groupes voisins a longtemps fait partie des négociations politiques dans les sociétés patriarcales ((dominées par des hommes apparentés, vivant de manière patrilocale et patrilinéaire)). C'est une contrainte phylogénétique de la lignée des hominidés africains partagée avec les chimpanzés et les bonobos.

Les sociétés matriarcales adoptent la matrilocalité ((femmes vivant toute leur vie sur leur lieu de naissance)). Il existe aussi des sociétés qui combinent des formes complexes de patrilocalité, de matrilocalité, de filiations patrilinéaires ou matrilineaires avec des répartitions tout aussi complexes des pouvoirs sacrés, économiques et politiques.

Les sociétés sont majoritairement monogames et/ou polygynes, quelques-unes sont polyandres ((groupe social où la femelle a des relations sexuelles avec plusieurs mâles)). Les unités de reproduction monogames sont de loin les plus fréquentes. Les harems polygynes sont associés à des hommes ayant un statut économique et/ou politique privilégié qui ont obligation de subvenir aux besoins de leurs femmes.

Les sociétés patriarcales dominent dans le monde depuis au moins cinq mille ans. Elles ont inventé un puissant arsenal mythologique, idéologique, politique et technique pour contrôler les femmes. Néanmoins, il existe encore de nombreuses sociétés matriarcales, tout au moins matrilineaires et matrilocales, où les femmes détiennent les pouvoirs sacrés, économiques et politiques - matriarcales si les femmes sont apparentées, sinon parle de gynocratie.

Le dimorphisme sexuel est significatif et les testicules ont une taille moyenne ; autant de caractères marquant généralement une compétition intrasexuelle entre les mâles, une compétition modérée pour le sperme (promiscuité sexuelle) et quelques penchants pour la polygynie et la polyandrie sexuelles. On observe toutes les formes de monogamie : sexuelle, à la carte, séquentielle ou sociale. Aucune espèce de singe ou de grand singe monogame ne présente ce genre d'organisation.

Les sociétés s'organisent pour une surveillance collective des femmes. leurs déplacements sont contrôlés et confinés au centre du territoire. Mais chez les humains s'ajoutent les questions de morale, de réputation et de langage qui permet de rapporter des faits mais aussi des mensonges, des rumeurs, des dénonciations, des calomnies...

Pour la *coercition directe* : incitations verbales et/ou gestuelles, harcèlement verbal, intimidations verbales et corporelles, agressions physiques et viols. Les viols sont plus souvent le fait de familiers que d'étrangers. Les viols commis par des étrangers sont - en moyenne - plus violents avec des sévices physiques pendant l'agression, mais aussi après, parfois jusqu'au meurtre. Les relations sexuelles forcées et incestueuses existent aussi. des viols collectifs et punitifs sont fréquents, que ce soit envers des femmes du même groupe ou d'autres groupes, comme en cas de guerre.

Les violences physiques peuvent être létales, ce qui est rarissime chez les singes et les grands singes. Les blessures, souvent très graves, sont plus fréquentes sur le visage ou la partie thoracique (poitrine) et ventrale du corps (organes génitaux). Les femmes enceintes subissent des coups dans le ventre. Les querelles éclatent le plus souvent dans la maison, avec un mur dans le dos, les femmes violentées sont "dos au mur". C'est l'inverse chez les babouins et les chimpanzés où les femelles sont mordues au cou ou sur la nuque ou frappées sur le dos.

Les cas extrêmes de coercition dans les groupes où la contrainte est la plus forte, pour des motifs religieux ou autres, se justifient par le postulat que l'activité ou le corps de la femme est une provocation qui incite à l'agression : d'où l'obligation, dans certains groupes religieux intégristes, de couvrir toute partie visible du corps, de contrôler la démarche, mais aussi la voix - pas de chant, pas de rire, etc. La femme, par le désir qu'elle suscite, détournerait l'homme de Dieu.

En a-t-il toujours été ainsi depuis l'émergence des premiers *Homo* vers 2 millions d'années en Afrique ? Ou plutôt, et au regard de ce qui précède, est-ce une évolution récente non encore stabilisée dans nos grandes civilisations ?

On ne pourra jamais dire : "on a le dernier ancêtre commun" ((DAC)), mais ce sera le fossile le plus proche de ce dernier ancêtre commun. dans l'état actuel de nos connaissances, c'est Toumaï du Tchad (*Sahelanthropus tchadensis*) et deux autres un peu plus éloignés qui sont Orrorin du Kenya (*Orrorin tingsensis*) et Ardi d'Ethiopie (*Ardipithecus kaddaba* et *Ardipithecus ramidus*) qui gravitent autour du DAC entre 7 et 5 millions d'années.

Finalement, est-ce que socialement et sexuellement notre DAC versait plus du côté des humains, des chimpanzés ou des bonobos ? La froide rationalité de l'analyse phylogénétique et le principe de parcimonie plaident pour une condition socio-sexuelle patrilocale, agressive et sexuellement coercitive. Cependant, nous envisageons les deux hypothèses, sachant que dans tous les cas, la condition faite aux femmes actuelles n'a fait qu'empirer au cours de notre évolution.

Quelle que soit l'hypothèse, on part de sociétés patrilocales : les femelles quittent leur groupe natal pour se reproduire dans un autre groupe. (...) Le cas des bonobos laisse entrevoir des sociétés humaines qui auraient éliminé la coercition sexuelle des mâles, à l'instar des dernières sociétés "matriarcales" actuelles. Dans cette hypothèse, quels seraient les facteurs sociaux et écologiques qui auraient permis ces évolutions depuis un passé coercitif ?

Dans le cas du DAC féministe, les sociétés ancestrales des hominidés, bien que patrilocales, auraient été peu ou pas coercitives. À partir de là, et indépendamment, des sociétés de chimpanzés et des sociétés humaines auraient dérivé vers une domination violente des mâles et plus de coercition. Dans cette hypothèse, quels seraient les facteurs sociaux et écologiques responsables de ces évolutions et, pour les humains, les facteurs économiques, religieux, idéologiques et politiques qui les auraient renforcés ou, tout au moins, maintenus ?

Sapiens (...) apparaît comme l'espèce la plus coercitive dans la nature actuelle - sauf pour l'infanticide : on y observe plus de viols avec violence, des mutilations et des meurtres. Question : est-ce un héritage phylogénétique propre au genre Homo ou est-ce une évolution culturelle récente remontant à la fin de la préhistoire avec les inventions des civilisations agricoles, marchandes ou industrielles ?

Les femmes présentent une (...) caractéristique unique : la réceptivité sexuelle permanente. (...) Comparés aux chimpanzés, les hommes possèdent un pénis plus long, plus développé en épaisseur et dépourvu de *baculum* (tige cartilagineuse qui soutient l'érection). Cet os pénien existe chez presque tous les mammifères, dont les singes et les grands singes, sauf chez les bonobos. Autre particularité, contrairement là aussi aux singes et aux grands singes, le pénis ne se dissimule plus dans un fourreau : les hommes exhibent un pénis pendant. Les testicules sont de taille modeste, un caractère qui, toujours d'un point de vue primatologique, s'accorde avec la tendance à la monogamie non sans compétition spermatique entre les mâles, indice de promiscuité.

Soulignons aussi cette "inversion de l'exhibition", avec des organes génitaux dissimulés chez les femmes et exposés chez les hommes, ainsi qu'une "érotisation" du reste du corps, dans ses différentes parties.

Depuis 2 millions d'années, les femmes enfantent dans la douleur. (...) On appelle *altricialité* le développement du cerveau in utero et *altricialité secondaire* celle qui se poursuit comme in utero mais après la naissance et dans un "utérus culturel". (...) La taille comme le poids du cerveau du sapiens nouveau-né sont doubles de celles du chimpanzé ! (...) Les différences morphologiques et physiologiques entre les femmes et les hommes, comme pour les tissus adipeux, font que celles-ci résistent mieux que ceux-là en période de crise ou de stress.

Malgré tout, les femmes ne peuvent assurer le nourrissage et l'élevage d'un jeune à la croissance si lente et si exigeante sans l'assistance de leur entourage. (...) Les choses se compliquent pour les femmes qui, étant exogames, ne peuvent théoriquement pas bénéficier de l'aide de leur mère, de grands-mères, de tantes, de sœurs ou de cousines. (...) Les peuples traditionnels actuels assurent différents types de soutien aux mères, témoignant d'une étonnante adaptabilité de ce qu'on appelle la "reproduction communautaire".

Chez les grands singes, le petit non sevré passe plusieurs années au contact quasi exclusif de sa mère. celle-ci rechigne à "prêter" son petit alors que les autres femelles, souvent les plus jeunes, cherchent par toutes sortes de moyens, dont l'épouillage assidu, d'obtenir le privilège de tenir un jeune dans leurs bras. (...) Par contre, et chez de nombreuses de singes matrilocales, les femelles laissent plus volontiers leurs consœurs ou leurs amies s'occuper de leur enfant. C'est important pour les femelles nullipares qui doivent apprendre à devenir mères, ce qui n'est pas facile : on sait en effet que les jeunes mères perdent souvent leur nouveau-né par manque d'expérience. (...) La reproduction communautaire des sociétés humaines est une caractéristique de l'adaptabilité du genre *Homo*.

Voici les caractéristiques de la reproduction communautaire chez *Homo*.

- Une particularité importante est la propension à confier de très jeunes enfants aux autres. cela signifie qu'il y a très peu de risques de maltraitance ou d'infanticide. Cela se fait dans le cadre des règles sociales au sein du groupe. (...) Les pères pratiquant le portage des enfants connaissent des transformations hormonales avec la production de prolactine et de cortisol et une baisse du taux de testostérone. (...) Parmi les nombreuses sociétés dans lesquelles les pères s'occupent des nouveau-nés, on retrouve les plus guerrières, comme les Massaïs et beaucoup d'autres.

- Une autre possibilité pour la jeune mère d'obtenir de l'assistance est de demander à sa mère, une sœur ou une cousine de venir résider quelque temps dans le groupe de son mari. Une solution plus pérenne est d'inciter le mari à prendre une autre épouse, une sœur ou une cousine : c'est la *polygynie sororale*. - Inversement, le mari peut accepter de se rendre pour quelques années dans le groupe de sa femme, où il s'acquitte de différentes tâches et obligations.

Pour revenir aux premiers hommes, leur origine dans la bande des tropiques s'accorde avec des régimes alimentaires où la part carnée est minoritaire. Puis, au cours de leur expansion vers le nord, les *Erectus* incorporent une part dominante de viande provenant de la chasse. Pour certains de leurs successeurs, comme les néandertaliens adaptés aux latitudes plus septentrionales, le régime est majoritairement carné, mais ce n'est pas le cas pour les autres populations préhistoriques vivant dans les régions chaudes ou tempérées chaudes.

Pourtant, l'image des hommes préhistoriques des âges glaciaires perdure - les *Sapiens* européens, qu'ils soient de Néandertal ou de Cro-Magnon -, d'autant plus fascinante qu'ils chassaient de grands animaux comme les aurochs, les cerfs, les chevaux, les mammoths... Les premières connaissances sur la vie de nos ancêtres des âges glaciaires sont élaborées en Europe et tout un imaginaire s'est créé autour de ces modes de vie. (...) Précisons que le modèle africain ne s'est imposé qu'à la fin du 20^è siècle, notamment pour les origines de notre espèce *Homo sapiens*.

La théorie des équilibres ponctués s'attaquait à l'*approche gradualiste* chère à la paléontologie et à la paléanthropologie qui plaide pour des changements lents et graduels sur de longues périodes. Un des dogmes gradualistes serait que la "nature ne fait pas de saut". cette question revient régulièrement depuis la publication de *l'Origine des espèces* par Charles Darwin en 1859. En fait, l'évolution des lignées procède par des phases d'équilibres relativement stables ou métastables avec des changements très graduels au sein des communautés écologiques, entrecoupées de courtes périodes de changements appelées crises ou ponctuations. C'est ce qui s'est passé entre 3 et 2,5 millions d'années en Afrique, entre le temps des australopithèques et celui des premiers hommes. Ce qu'on appelle l'"événement de l'(H)Omo" intervient à la suite d'un refroidissement global de la Terre, avec pour conséquences des environnements plus ouverts et plus saisonniers. (...) mais ces changements s'étendent sur des centaines de milliers d'années. La période de transition affecte toutes les espèces, certaines disparaissent, d'autres se transforment, d'autres se diversifient jusqu'à former une nouvelle communauté écologique et son écosystème. Et on finit par trouver les fossiles témoins de ces évolutions.

Au cours de ces périodes relativement "ponctuelles", on observe des *évolutions en mosaïque*. cela signifie que pour chaque lignée, chaque espèce, chaque population et ses individus, les caractères changent dans diverses combinaisons avant de stabiliser et d'entrer dans une période d'évolution stabilisée et plus ou moins graduelle. C'est dans ce contexte, avec les derniers australopithèques, qu'apparaissent les "premiers hommes" ou *Homo habilis* au sens large.

L'hypothèse classique du conflit entre la taille du petit bassin de la femme et celle de la tête du nouveau-né s'appelle le *dilemme obstétrique*. (...) IL faut (...) supposer que la mère doit disposer d'un environnement social pour assurer ses besoins métaboliques, qu'elle doit bénéficier de diverses assistances autour d'elle pendant et après l'accouchement, et bénéficier de soins alloparentaux. Cela fait beaucoup de transformations génétiques, épigénétiques, anatomiques, physiologiques, comportementales, sociales et cognitives qui n'ont certainement pas pu s'opérer de façon ponctuelle. La longue évolution des *Erectus* au sens large s'étend sur une durée d'au moins 1 million d'années ; elle ne s'est pas faite de façon graduelle mais en mosaïque, avec beaucoup d'essais et d'erreurs.

On peut faire l'hypothèse que l'évolution concomitante de la bipédie, de la taille du cerveau et de la durée de la gestation sans altricialité aboutit aux premiers hommes. mais

après ce stade évolutif, d'autres processus adaptatifs biologiques et culturels se mettent en place dans *Ergaster/Erectus*, notamment avec l'invention de la coévolution bioculturelle qui va faire sauter des verrous physiologiques, en particulier pour le développement du cerveau, l'organe qui consomme le plus d'énergie dans notre organisme.

On peut admettre que l'altricialité secondaire et les transformations sociales qui l'accompagnent existent depuis environ 1 million d'années. Reste une question : qu'en est-il de la coercition masculine ? En réalité, on n'en sait rien. On peut imaginer toutes sortes de situations au vu de la diversité des espèces d'hommes et de la diversité de leurs habitats sur une période aussi longue.

Plus que la chasse et l'apport de viande, c'est l'invention du feu, de la cuisson et de l'habitat qui engagent l'humanité naissante dans le courant de l'évolution bioculturelle : c'est le "foyer" dans toutes ses acceptions. La cuisson, on l'a dit, permet de détoxifier les nourritures végétales et carnées, de les attendrir, de réduire la charge masticatrice et de favoriser la digestion. Les conséquences biologiques et physiologiques sont considérables, avec notamment la réduction de la taille des dents et de la face et celle du gros intestin. La cuisson et l'accès plus régulier à des protéines de bonne qualité apportent des calories disponibles pour le développement du cerveau et des fonctions cognitives. On connaît les interactions complexes entre le cerveau, l'intestin, appelé parfois le "deuxième cerveau", et le microbiote. Tous ces changements apparus avec *Erectus* ont deux conséquences : d'une part, l'accroissement de la taille du cerveau et le dilemme obstétrique, évoqués ci-dessus (...), et, d'autre part, la réponse sociale à ces phénomènes - la reproduction communautaire.

Nous savons que des populations actuelles de *Sapiens* possèdent à des degrés divers des gènes de néandertalien et/ou de dénisovien, lointain héritage très érodé au fil des millénaires d'amours croisés entre les populations de ces différentes espèces, il y a entre 100 000 ans et 40 000 ans. (...) L'avantage démographique des *Sapiens* modernes repose plus sur la culture que sur la biologie. Dans tous les cas, les sapiens modernes avaient une organisation sociale qui permettait aux femmes d'enfanter plus de jeunes viables avec des formes de reproduction communautaire plus efficaces pour le nourrissage et la protection, peut-être aussi grâce à des connaissances médicales. (...) la Terre devient sapienne et une telle expansion démographique et géographique n'aurait pas été possible sans de nouveaux modes de reproduction communautaires.

Les *Sapiens* du Paléolithique supérieur enterraient régulièrement leurs défunts. C'est la raison pour laquelle on les connaît aussi bien, les corps ayant été préservés des charognards et d'autres aléas responsables de la détérioration et de la disparition à jamais des squelettes. (...) Les recherches systématiques les plus récentes ne mettent en évidence aucune marque de discrimination sexuelle dans les rituels entourant la mort, ni pour les individus inhumés ni pour le matériel funéraire déposé. (...) Nous quittons Les défunts du Paléolithique sans une image claire des modes probables de coercition sexuelle.

Qui étaient vraiment ces femmes du Paléolithique supérieur ? Que signifient les représentations qui nous sont parvenues ? Culte de la fécondité et de la déesse mère ? (...) Exacerbation des formes de la féminité ? Adoration de la femme ? Sociétés matriarcales ou gynocratiques dominées par les femmes ? (...) Depuis un siècle, les interprétations oscillent d'un extrême à l'autre, entre phallocratie et gynocratie, entre la femme contrainte, réduite à la seule fonction de reproduction soumise à la loi des hommes et le matriarcat ancestral de sociétés dominées par les femmes et leur pouvoir sexuel.

Par-delà les caricatures, les sociétés du Paléolithique sont marquées par l'émergence de statuts sociaux et de statuts sexuels dont l'organisation nous échappe. Le mythe tenace des sociétés égalitaires ne tient pas ((!)). Et il faut préciser que les différences de statut n'impliquent pas pour autant de la coercition sociale ou sexuelle : encore une fois, on n'en sait rien ((?!)) en ce qui concerne les vivants du temps du paléolithique supérieur - même si les morts et leurs sépultures, dépourvus d'indices de discrimination, semblent pointer vers des sociétés peu ou pas discriminatoires.

Il reste une énorme question en suspens. Si la quasi-totalité des sociétés humaines actuelles admettent et pratiquent les violences envers les femmes, et cela quelles que soient leurs croyances, leurs économies et leurs systèmes politiques, ce phénomène devrait remonter à des origines communes plus ou moins lointaines. mais à quelle époque ? En attribuer l'émergence aux Sapiens archaïques ou aux Sapiens modernes apparaît logique. Mais cette hypothèse (...) est loin d'être validée.

Reste une autre hypothèse : que les formes et les idéologies de la domination masculine et de la coercition sexuelle aient émergé après le dernier âge glaciaire au cours des quelques milliers d'années d'une période trop peu connue, la protohistoire, coïncée entre la fin du Paléolithique supérieur et le début de l'histoire au sens traditionnel, soit entre 12 000 et 5000 ans avant aujourd'hui, ce qui représente tout de même une période bien plus longue que l'histoire proprement dite.

La seconde partie de cet essai sur les origines et l'évolution de la coercition sexuelle repose sur un constat : celui du niveau très élevé de la coercition sexuelle dans les sociétés humaines actuelles qui, dans leur majorité, se sont caractérisées jusque dans le passé récent par la patrilocalité, la patrilinearité et le patriarcat ((système de société dominé par les hommes apparentés)), en tout cas pour ce qu'on appelle les "grandes" civilisations. Or il existe actuellement plus d'une centaine ((100)) de sociétés matriarcales, matrilocales et matrilineaires dans lesquelles il n'y aurait pas de coercition sexuelle, même envers les hommes.

Il existe actuellement dans le monde une cinquantaine ((50)) de sociétés dites matriarcales au sens large, c'est-à-dire matrilocales et matrilineaires. Les sociétés matriarcales au sens strict, là où les femmes disposent du pouvoir économique, politique et sacré, sont un peu moins nombreuses. On en rencontre sur tous les continents, moins en Europe qu'ailleurs, notamment chez les Basques, les Estoniennes ou encore les habitantes de

l'île d'Ouessant. (...) Ces approches sont plus présentes dans les pays anglophones ou germanophones. On en trouve un exemple dans le livre de Heide Goettner-Abendroth : *Les sociétés matriarcales, recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*. L'auteur, philosophe et féministe, plaide pour un retour aux fondements des sociétés matriarcales, à rebours des lectures patriarcales de l'histoire et de la préhistoire humaines Reprenant la thèse selon laquelle les premières sociétés humaines auraient été matriarcales, elle milite pour en faire une perspective d'avenir.

Goettner-Abendroth dresse un excellent aperçu des fondements idéologiques et philosophiques de la thèse du matriarcat ancestral au 19^e siècle, inscrit dans un processus linéaire et universel. L'anthropologie des peuples anciens (...) et celle des peuples autochtones (...) débutent dans l'une des périodes les plus misogynes de l'histoire (...) en tout cas en Occident. Après des siècles de "querelle des femmes", les Lumières et la révolution française tuent dans l'œuf - non sans couper quelques têtes comme celle d'Olympe de Gouges - les espoirs d'une égalité de droit pour les femmes. Puis le Code napoléon les place sous la responsabilité du *paterfamilias* et les renvoie dans une longue dépendance infantile, sanctionnée par un enfermement domestique de plus de cent cinquante ans.

La seconde moitié du 20^e siècle édifie un puissant discours progressiste qui soumet toutes les disciplines scientifiques comme tous les systèmes de pensée à l'idéologie progressiste. Le progrès, universel et dicté par la domination de la culture occidentale, se veut unilinéaire, cumulatif et dirigé. (...) C'est l'origine des représentations qui voient dans le Moyen Âge une époque obscure et arriérée. Le tableau est évidemment bien pire encore pour la préhistoire (...) et, bien sûr, le matriarcat ancestral s'intègre idéalement dans ce schéma "évolutionniste".

La première thèse cohérente d'un matriarcat ancestral est due à l'historien et philosophe allemand Johan Bachofen (1861). Il s'appuie sur les premières études des sociétés nord-amérindiennes, dont les Iroquois. Les observateurs sont frappés par l'organisation matrilineaire de ces sociétés horticoles et sur leurs règles de parenté, si différentes de celles des sociétés occidentales. Bachofen élargit sa documentation aux sociétés plus ou moins connues du Sud-est asiatique, à l'Inde, à la Perse, au pourtour oriental de la Méditerranée, aux textes anciens, etc. (...) Il en arrive à l'idée que les premières sociétés humaines étaient dominées par les femmes. (...) Ces sociétés premières se fondent sur le droit naturel et le culte de la déesse mère. Puis arrivent les sociétés patriarcales. Comment ?

Les auteurs de l'Antiquité évoquaient un âge d'or suivi d'une succession de périodes de plus en plus dégradées alors que s'affirme la puissance des hommes - les dieux et les déesses, fatigués, s'éloignant de leurs Olympes. Par contraste, les auteurs du 20^e siècle proposent généralement une succession d'étapes progressant vers un monde meilleur. Bachofen s'appuie sur une articulation trinitaire, selon un schéma courant dont la récurrence

tient moins d'une réalité scientifique que d'un *même* profondément ancré dans la pensée occidentale, plus précisément indo-européenne ; une "évidence" si puissante qu'elle plie tous les récits (...). Citons Lewis Morgan, Herbert Spencer, Karl Marx, Friedrich Engels, Auguste Comte, Sigmund Freud, Michel Serres... parmi tant d'autres.

Bachofen définit comme premier âge celui de la polyandrie sexuelle. Nous avons vu (...) que c'est là une stratégie très efficace pour éviter les infanticides dans de nombreuses sociétés de singes et de grands singes - ce qu'on ignorait du temps de Bachofen - et fréquente dans les sociétés humaines matriarcales - ce qui commençait à être connu du temps de Bachofen, mais de façon plus fantasmée qu'ethnographique.

Ensuite, sans savoir vraiment ni comment ni pourquoi, on passe à des sociétés plus chastes et monogames, un ordre cosmique ou idéologique imposant ces nouvelles règles. (...) Les Amazones s'opposent à cette évolution en perpétuant un état sauvage, en fait une société matriarcale qui reprend tous les attributs des sociétés patriarcales, mais au féminin. Le troisième âge, celui de l'histoire - le nôtre -, se caractérise par le pouvoir des hommes et l'avènement des sociétés patriarcales avec la loi et la guerre.

Pour Goettner-Abendroth, comparées aux sociétés matriarcales (actuelles)n, les sociétés patriarcales. se caractérisent par l'organisation de la violence avec des lois, des institutions et des groupes dédiés (police, justice, système carcéral, armée).

Pour ce qui est sociétés matriarcales humaines, au fil d'une passionnante enquête ethnographique parcourant tous les continents, Goettner-Abendroth livre le tableau suivant :

- Toutes les sociétés matriarcales actuelles sont agricoles.
- Elles sont matrilocales et matrilineaires. les statuts sociaux se transmettent de mère à fille, souvent la plus jeune. C'est l'inverse dans les sociétés patriarcales avec la transmission de la filiation au fils aîné.
- Les femmes détiennent le pouvoir sacré, héritage transmis de mères à filles depuis la déesse mère des origines.
- Il n'y a pas de propriété privée, mais collective. Cependant, il y a souvent confusion entre les aspects communautaires, économiques et politiques sur le statut de la propriété collective.
- Les mariages entre clans évaluent la division des terres et/ou des cheptels collectifs, souvent avec des mariages croisés systématiques entre deux ou plusieurs clans selon des règles très complexes.
- Les hommes peuvent soit s'installer dans la maison de la famille de l'épouse, soit alterner avec la résidence de leur clan.
- Il n'y a pas de paternité génétique mais une paternité sociale.

- Les femmes ne pratiquent pas l'exclusivité sexuelle (polyandrie sexuelle) et il n'y a pas de jalousie. Sur ce point, on peut être dubitatif, comme l'était Darwin, connaissant l'universalité des comportements des mâles des autres espèces. Mais nous avons vu en effet que, chez les singes et les grands singes, la polyandrie permet de limiter les risques d'infanticide en raison de l'incertitude de la parenté.
- Ces sociétés, toutes agricoles, vivent en équilibre avec leur environnement. Belle idée, là encore, mais sans doute assez naïve, même si elle est très courante en écologie.
- Les croyances se réfèrent à une déesse mère ou à des divinités similaires. Les pratiques culturelles impliquent des sacrifices d'animaux mâles en surplus.
- Il n'y a pas de forces de coercition sociale comme la police, l'armée, la justice.
- Les femmes sont à l'origine des innovations techniques agricoles et de la conception et fabrication des maisons.
- Les hommes représentent les intérêts de la communauté dans les relations extérieures, mandatés par l'assemblée ou l'autorité des femmes.

Voilà un tableau idyllique : une société communautaire, écologique, respectueuse de la nature, redistributive, égalitaire, ayant limité les contraintes sociales à ce qui est utile pour vivre ensemble sans jalousie, sans institutions coercitives opposant les individus et les sexes, un monde démocratique entretenant des relations pacifiques avec les communautés voisines. Le Paradis.

Goettner-Abendroth reprend la grande idée du matriarcat ancestral à l'origine de l'humanité, revisitant dans cette perspective les preuves qui, des Vénus du Paléolithique supérieur en passant par les divinités féminines du Néolithique jusqu'aux représentations de Marie, placent la femme et la maternité au cœur des cosmogonies et des croyances. d'un point de vue strictement artistique et stylistique, cette lignée de représentations de la femme, de la féminité et de la maternité paraît cohérente, bien qu'elle s'étende sur une durée de quarante millénaires. mais rappelons qu'il y a d'autres représentations des femmes, notamment de leurs caractères sexuels, et que les données utilisées ne concernent que l'Eurasie. dans cette vaste région et sur de grandes périodes de temps, on voit apparaître, disparaître, réapparaître des représentations canonisées, comme tant d'autres échappant aux classifications ou encore toutes celles disparues. On dispose de très peu de données sur le reste du monde.

Le problème de cette approche est qu'en confondant la question des origines du matriarcat avec celle de l'humanité, elle renoue en quelque sorte avec le principe cosmologique de la déesse mère : on est loin d'une recherche proprement historique sur ce qu'ont pu être les origines des sociétés humaines. on est plus près de la tradition de l'anthropologie sociale, qui construit une logique de la succession des formes sociales, que d'une paléoanthropologie scientifique qui aurait aussi recours à la phylogénie et aux données

éthologiques. Les études féministes, nécessaires et stimulantes pour contourner les biais machistes de la reconstitution de la vie de nos ancêtres comme nous l'avons fait dans les chapitres précédents, trébuchent sur les mêmes embûches ontologiques et méthodologiques, rejetant les données biologiques comme non pertinentes pour éclairer le monde de la culture. C'est de bonne guerre, mais ce n'est guère plus scientifique.

En procédant ainsi, une partie des études féministes sur le matriarcat négligent certaines questions intéressantes pour comprendre son émergence, son évolution, sa diffusion et sa pérennité. Plutôt que de s'en tenir au postulat d'un matriarcat ancestral sans preuve tangible - ce qui revient à peu près à s'en remettre aux récits mythiques - et de clamer que toute l'évolution postérieure est un long combat mené contre les sociétés patriarcales, il me semblerait à la fois plus pertinent et plus utile pour les revendications légitimes des femmes de réexaminer le sujet du point de vue de l'anthropologie évolutionniste. ce qui entraîne diverses questions :

Première question. A-t-il existé des sociétés humaines préhistoriques matrilocales ? Nous appartenons à une lignée qui présente des espèces patrilocales. Quand les données sont disponibles, la paléogénétique montre que c'est le cas pour les néandertaliens. l'hypothèse d'espèces humaines ancestrales matrilocales ou de populations matriarcales d'*Homo sapiens*, archaïques ou modernes, reste la moins plausible. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en a pas eu.

Deuxième question. A-t-il existé des sociétés humaines préhistoriques matrilineaires, c'est-à-dire avec une transmission du nom, de statuts, de charges et d'obligations de mères à enfants ? Même si c'est le cas dans de nombreuses sociétés humaines actuelles ou, chez les chimpanzés, dans le clan F de la communauté de Gombe Stream, ce n'est pas la situation la plus probable en raison de la patrilocalité.

Troisième question. t-il existé des sociétés humaines préhistoriques matriarcales, c'est-à-dire, en référence avec les deux questions précédentes, où le pouvoir économique, politique et sacré était détenu par les femmes ? C'est possible malgré les contraintes de la patrilocalité. Une transmission des pouvoirs de la mère vers un fils et/ou une fille existe dans diverses sociétés, avec des formes de gynocratie, ce qui s'observe dans diverses sociétés anciennes et actuelles et aussi chez les bonobos. Mais là encore, ce n'est pas le cas le plus probable.

Quatrième question. Est-ce que les vénus paléolithiques, les figurines féminines du Néolithique et les représentations divinatoires, divines ou sacrées plus récentes témoignent d'un pouvoir sacré détenu par les femmes et, par extension, de pouvoirs économiques et politiques ? Rien d'évident.

je ne prétends pas que les cultures des vénus paléolithiques et des divinités féminines néolithiques ne représentent pas des cultes puissants et dominants autour de la déesse mère, mais sans les traditions orales ni les textes, cela reste des interprétations difficilement testables.

Il paraît plus prudent de s'en tenir à l'hypothèse la plus probable : les sociétés préhistoriques étaient majoritairement patrilocales/. Qu'elles aient été patrilinéaires et patriarcales est une autre question. La comparaison avec les sociétés de singes et de grands singes patrilocales montre que les mâles exercent une domination à la fois individuelle et collective sur toutes les femelles, avec des formes de coercition souvent violentes. Par contre, cela n'implique pas une transmission du statut de père à fils. (...) Et il y a toujours l'exception des bonobos, même s'il faut préciser que chez eux la transmission se fait de mère à fils.

Cinquième question. Dans ce cadre patrilocal, est-ce qu'il a existé des sociétés de chasseurs-collecteurs matrilineaires, matrilocales et/ou matrilineaires ? Probablement, notamment en raison de la répartition géographique de centaines de sociétés dans tous les écosystèmes de la Terre et sur des centaines de milliers d'années. Combien ? Dans quelles circonstances ? On n'a aucune donnée sur ce point.

Sixième question. Est-ce que les femmes de sociétés préhistoriques matriarcales, s'il en a existé, participaient régulièrement à la chasse ? Des femmes participent à la chasse dans de nombreuses sociétés actuelles de chasseurs-collecteurs, mais cela reste minoritaire. La vraie question n'est pas la chasse pratiquée de façon occasionnelle, ou dans un contexte de loisir ou de sport, mais comme contribution significative à l'apport de viande par des femmes chasseresses dans l'alimentation du groupe. Les exemples ethnographiques sont rares. Cependant, rien n'interdit à des femmes nullipares ((n'ayant jamais eu d'accouchement)) ou pas de pratiquer efficacement la chasse. (...) A quand remontent ces entraves et tabous quasi universels concernant la viande et le sang, qu'on peut observer de nos jours, tous les étés, autour du barbecue dans nos jardins ? (...) une fois de plus, la diversité des sociétés du Paléolithique, de leurs habitats et de leurs ressources ne permet pas de cantonner les Dianas chasseresses dans le seul domaine des mythes ?

Septième question. t-il existé des sociétés humaines matriarcales guerrières avec des femmes guerrières ? Encore les Amazones... Goettener-Abendroth semble se contredire en affirmant que toutes les sociétés matriarcales actuelles sont pacifiques, en équilibre avec la nature, agricoles, ne pratiquant pas ou peu la chasse et pas la guerre, alors que, dans un passage, elle évoque les exemples connus de guerrières célèbres. Contradiction ? Le problème est que toutes ces guerrières - et il y en a beaucoup plus qu'il n'est d'usage d'en citer - apparaissent au cours des périodes historiques.

Il a existé plusieurs foyers régionaux et indépendants de sociétés agricoles dans le monde entre 8000 et 3000 avant J.C., là où l'on trouve actuellement des sociétés matriarcales. Ce qui nous amène à deux autres questions. Est-ce que ces sociétés dominées par les femmes se caractérisent par l'absence de volonté expansionniste ou est-ce que certaines se sont diffusées, comme le suggère Goettner-Abendroth, depuis la Chine ou le plateau sino-tibétain vers l'Indochine, le Japon, l'Océanie et les Amériques ? C'est dans ces régions, très étendues, que vivent aujourd'hui de nombreuses sociétés matriarcales

importantes (Mosuo, Yao, Chiang, Miao, Yue), qui étaient présentes aussi il n'y a pas si longtemps en Amérique du Nord (Iroquois, Hopi, Navajos...) avant l'expansion européenne. Pourquoi les inventions des diverses formes d'agriculture n'auraient-elles pas accouché de différents types d'organisations sociales, des plus matriarcales aux plus patriarcales, avec toutes les formes possibles d'intermédiaires entre ces deux extrêmes ?

Cette hypothèse autorise aussi une analyse critique de la thèse très répandue selon laquelle le patriarcat et la coercition masculine auraient émergé avec l'agriculture. Comment se dégager de cette représentation inféconde d'une "révolution néolithique" fondée de façon exclusive soit sur le matriarcat, soit sur le patriarcat ?

La somme proposée par Goettner-Abendroth livre un panorama passionnant des sociétés matriarcales actuelles et ouvre de nombreuses perspectives de recherches. Cependant, on retrouve des biais épistémologiques hélas récurrents dans les sciences humaines, qu'il s'agisse des origines ou de l'évolution des sociétés matriarcales ou patriarcales.

Dans la première partie de son essai, Goettner-Abendroth récuse toute pertinence aux connaissances venant de l'éthologie, alors même qu'elle affirme que les sociétés de singes sont matriarcales, comme un argument justifiant qu'il devait en être de même pour les premières sociétés humaines. Mais à quelle époque ? La réponse n'est pas claire : on hésite entre le Paléolithique, le Néolithique ou les premiers âges des métaux. Elle soutient que toutes les sociétés matriarcales actuelles sont agricoles : l'assertion est d'autant plus surprenante que l'auteur mentionne rapidement d'autres sociétés matriarcales en milieux urbains. Il y a manifestement un parti pris pour le "sexe écologique" en équilibre avec la nature.

A postuler des sociétés humaines matriarcales au Paléolithique et au Néolithique sans plus de précision, on occulte une question bien plus intéressante : si ces sociétés ont conservé les moyens économiques, politiques et sacrés de la domination féminine, comment se sont-elles modifiées sous l'effet des changements de moyens de production et de redistribution des ressources ? Voilà qui pose un problème pour une approche purement marxiste. Il ne s'agit pas de la rejeter, mais de proposer une analyse qui prenne en compte aussi les croyances. Goettner-Abendroth décrit une continuité évolutive des cultes de la "déesse mère" dominant les sociétés paléolithiques et néolithiques jusqu'à ce qu'ils soient bousculés par les sociétés patriarcales. Est-ce qu'une étude systématique des systèmes de croyances des sociétés matriarcales actuelles livrerait une reconstitution des éléments fondamentaux qui serait à comparer avec ce que l'on sait des sociétés du Néolithique ? cela reste à tenter.

Pour finir, rappelons à nouveau que l'éthologie comparée montre que dans des sociétés de singes et de grands singes, donc sans langage et sans idéologie, et malgré des contraintes phylogénétiques fortes, la domination peut basculer du côté des femelles ou des mâles. Nous l'avons souligné, un fait fondamental ressort de la comparaison entre les

sociétés de singes et de grands singes et les sociétés humaines : il n'y a que chez les humains que l'on trouve des sociétés patrilineaires, ce qui rend la question des origines du patriarcat encore plus fascinante - mais on risque de voir resurgir l'antienne idéologique du propre de l'homme.

Résumons. pour Goettner-Abendroth, aux commencements de l'humanité, il y avait des sociétés matriarcales égalitaires, sans violence et en équilibre. Elles ont été, pour la plupart, éliminées, marginalisées ou transformées par le colonialisme extérieur et l'expansionnisme de sociétés patriarcales.

- Si les sociétés premières sont matriarcales, d'où viennent ces sociétés patriarcales et comment sont-elles apparues ? La question n'est pas résolue.

- Même si ces sociétés matriarcales sont premières, elles se situent vers la fin de la préhistoire et il serait intéressant de savoir comment elles ont émergé à partir de contraintes phylogénétiques patriarcales avec, peut-être, une forte coercition masculine.

- A trop insister sur leurs qualités pacifiques, égalitaires et non coercitives, ne risque-t-on pas d'occulter l'existence passée et actuelle de sociétés matriarcales dotées d'institutions détentrices de la violence légitime, comme les guerrières ? Par-delà le mythe coercitif et castrateur des Amazones, des sociétés matriarcales et patriarcales ont dû nécessairement se défendre contre des voisins agressifs ou expansionnistes. Il n'est pas certain. que les derniers peuples vivant de la chasse et de la collecte ou même les sociétés matrilineaires, voire matriarcales actuelles soient représentatives de celles du passé. (...) Nous verrons que, contrairement aux dogmes de l'évolutionnisme culturel, il a existé des civilisations reposant sur des économies de chasse et de collecte.

- Enfin, sans nier les excès oppressifs des sociétés patriarcales récentes dont les nôtres perpétuent aujourd'hui les mécanismes discriminatoires, ne serait-il pas plus fructueux de sortir du dualisme radical opposant, d'une part, des sociétés matriarcales égalitaires, tolérantes, sans discrimination, non coercitives, en équilibre, écologiques et démocratiques et, d'autre part, des sociétés patriarcales violentes, hiérarchiques, expansionnistes, non respectueuses de l'environnement, fondées sur la propriété privée, l'exploitation et la destruction des ressources naturelles, et coercitives envers les femmes ?

Matrilocalité et matrilinearité, contrairement à ce qu'on pourrait conclure sur la base des travaux de Goettner-Abendroth, ne sont pas des conditions nécessaires pour la domination des femmes chez les singes et les grands singes, pas plus d'ailleurs que la patrilocalité. Autant d'indices invitant à explorer cette diversité dans les sociétés humaines en se dégageant de toute forme de dogmatisme.

Par-delà ces commentaires critiques - le sujet est immense et tellement novateur -, l'essai de Goettner-Abendroth amène à poser la question des origines des sociétés matriarcales mais aussi des sociétés patriarcales qui, jusqu'à présent, n'ont jamais fait l'objet d'une véritable approche évolutionniste. Il faut ouvrir ce chantier.

Darwin constate amèrement que "les hommes à l'état sauvage maintiennent les femmes dans un état de servitude bien plus abject que ne le font les mâles des autres espèces". Il aurait dû ajouter qu'il en était de même dans la plupart des sociétés dites "civilisées". Peu d'hommes de l'envergure scientifique de Darwin ont avancé un tel constat, surtout à son époque. Un siècle passe avant que n'émerge vraiment la question des femmes dans une perspective évolutionniste.

Chez les chimpanzés, ce sont les femelles qui fabriquent et utilisent des outils, transmettant leur savoir-faire aux jeunes, avec, d'une communauté à l'autre, des traditions *culturelles* - au sens où les pratiques ne sont pas innées, donc transmises par les gènes, mais résultent d'un apprentissage dans un cadre social. Voilà qui fait de l'ombre à l'homme, maître des outils et des machines.

Testart (...) distingue deux types de chasseurs-collecteurs (toujours au masculin...) : les sociétés nomades, pauvres et souvent enclavées, comme celle des Bushmen, des Aborigènes, des Inuits, et les sociétés plus sédentaires capables de conserver et de stocker des ressources végétales (glands, graines, tubercules, etc.) et surtout animales, plus riches et présentant des différences sociales plus marquées, comme les peuples du nord-ouest de l'Amérique tels qu'on les a connus jusqu'au début du 20^e siècle. Les premières sont dites *achrématisées* : sans richesses matérielles ni ostentatoires. On pourrait penser, selon les canons des explications classiques, que de telles sociétés ne peuvent être qu'égalitaires : nullement.

A cette distinction économique, il ajoute une différence d'organisation, avec des sociétés de type A et de type B. Dans les sociétés de type A, il existe des règles de parenté, de filiation et de mariage extrêmement complexes, chaque femme et chaque homme appartenant à une classe bien définie associée, par exemple, à des totems comme chez les Aborigènes australiens. Se marier a un prix, parfois exorbitant, avec des obligations viagères, le gendre devant fournir de la nourriture à la mère ou au père de l'épouse tant qu'ils vivent. Ainsi si un homme a plusieurs filles, parfois plusieurs épouses, il vit de l'approvisionnement de tous ses gendres. Un homme d'âge mûr peut avoir de nombreuses épouses sur la base d'arrangements, de promesses parfois anciennes, impliquant souvent des pouvoirs sacrés, et redoutés. Il y a donc de très grandes inégalités économiques et politiques entre d'une part les hommes jeunes, qui doivent souvent attendre d'avoir passé la trentaine pour avoir une épouse, et d'autre part des hommes mûrs monopolisant des femmes de tous âges et nourris par les fiancés et les gendres. Ces sociétés n'ayant pas de richesses matérielles, ou très peu, la "dette matrimoniale" se traduit par un service viager accompagné des contraintes associées : en d'autres termes, une servitude ((sauf que le jeune devient mûr à son tour)).

Les sociétés de type B disposent de richesses qui permettent de passer du *service* de la fiancée au *prix* de la fiancée. Le gendre doit payer le père de la fiancée. S'il est assez riche, la transaction le libère immédiatement de toute obligation envers la famille de la fiancée. Sinon, il contracte auprès de la famille de son épouse une dette et devient son obligé. la

dette peut se transmettre sur plusieurs générations. S'il faillit à ses obligations, la famille repend la femme ou engage une vendetta, ou, pire encore, commet un homicide. (...) Les sociétés de type B, plus complexes, sont marquées par des inégalités de richesses en plus des inégalités de statut. (...) Nous voilà très loin de l'image idéale des bons sauvages.

Les prestations patrimoniales avec un prix de la fiancée se retrouvent dans d'autres sociétés : horticoles, d'éleveurs et de pasteurs et aussi agricoles. On les observe dans presque toutes les sociétés humaines à l'exception du monde occidental et de l'Inde. Là, à l'inverse, le père de la mariée doit payer une dot : donc non seulement une jeune femme n'a plus de prix, mais en plus il faut mettre le prix pour la marier. Cette pratique est sans doute apparue dans les sociétés patriarcales, mais quand, où, comment et dans quels types d'économie ?

Les guerres amazoniennes n'ont pas attendu l'arrivée des colons européens, pas plus d'ailleurs que les guerres et les razzias parmi les peuples amérindiens d'Amérique du Nord. (...) Seulement le sujet est devenu tabou dans le cadre des études postmodernes actuelles : qui ose simplement témoigner de violences chez les peuples traditionnelles s'expose aux foudres inquisitoriales.

Il y a des exceptions, à l'instar des bonobos. Citons le peuple hadza vivant près du lac Eyasi en Tanzanie dans le Grand Rift africain. Il fascine les anthropologues depuis des décennies. Chez ces chasseurs-collecteurs, les femmes participent à la chasse et, même s'il existe une division des tâches, elles contribuent plus à l'alimentation du groupe que les hommes avec leurs arcs. Leur société est très égalitaire, avec l'absence de coercition économique, politique, sacrée ou sexuelle. Les femmes choisissent leurs maris, les unions se faisant ou se défaisant facilement. Malgré une compétition intrasexuelle assez intense entre les hommes, le taux de violence et d'homicide reste faible. Le fait que les Hadzas vivent là où ont été trouvés les premiers hommes (datés de 2 millions d'années) et aussi les plus anciens *Homo sapiens* (datés de plus de 200 000 ans) incite trop d'anthropologues à les considérer comme des témoins des sociétés du Paléolithique - l'anthropologie naïve a la peau dure. Les Hadzas représentent tout simplement un autre possible pour les sociétés humaines avant l'émergence de sociétés plus récentes.

Dans le cadre d'un colloque récent sur les origines de la violence dans la lignée humaine, Pétillon énumère quelques exemples ethnographiques de violences envers les femmes. A partir de ces exemples, il montre que des sociétés présentant des systèmes économiques différents peuvent être assez égalitaires entre les sexes, ou aussi bien se montrer franchement coercitives envers les femmes. (...) Les facteurs économiques et techniques ne sont pas les plus déterminants. cela nous renvoie une fois de plus aux inégalités de statut au sein de ces sociétés - mal perçues dans la plupart des études d'anthropologie focalisées sur les richesses et les moyens de production.

Comment des sociétés aussi éloignées géographiquement, et avec des économies différentes, les unes de type A, les autres de type B, en sont-elles arrivées à la convergence

de systèmes sociaux aussi coercitifs ? Difficile d'imaginer une population ancestrale commune d'Asie orientale à partir de laquelle certains groupes auraient migré en Australie, en Nouvelle-Guinée et ailleurs en Mélanésie, et d'autres vers les Amériques.

Ce serait désespérant s'il n'y avait pas les bonobos et de nombreuses sociétés pacifiques, notamment parmi les chasseurs-collecteurs nomades de type A. Difficile d'établir un décompte entre les plus sexuellement antagonistes et les plus égalitaires, ces critères n'apparaissent guère dans les divers atlas décrivant la diversité des sociétés et des cultures humaines. Sans renouer avec le mythe du bon sauvage, l'évolution récente des sociétés de type A soutient l'idée de sociétés plus égalitaires du point de vue du statut des femmes et des hommes.

Prenons les !Kung San ou Bushmen du Kalahari. Dans les années 1960, R. Lee observe chez eux un taux d'homicide assez élevé, décrivant une société de chasseurs-collecteurs avec des tâches bien séparées entre les sexes. (...) Le département d'anthropologie de l'université Harvard soutient un programme de recherches sur ces peuples bushmen du Kalahari, le Harvard !King Bushman Study Project. Il en ressort l'image d'une société parmi les plus égalitaires, avec un partage équilibré des tâches, les hommes fournissant la viande et les protéines de bonne qualité, les femmes collectant plus laborieusement les ressources végétales. Ces sociétés étant dénuées de richesses, seule la répartition sexuée des activités et des rôles permet de comprendre leur organisation. D'autres études menées par la suite dépeignent des situations plus complexes. Patricia Draper montre de nombreuses activités alimentaires et sociales sont investies aussi bien par des femmes que par des hommes pour les groupes vivant de collecte et de chasse. Comme on le sait depuis les travaux de Marshall Sahlins, et par-delà les controverses, les femmes contribuent plus à l'alimentation de la communauté que les hommes. Elles disposent d'un pouvoir de contrôle, de préparation et de distribution des nourritures qu'elles collectent, possibilité que n'ont pas les hommes pour les proies qu'ils rapportent. Les femmes se déplacent au moins autant que les hommes, mais pas aussi loin que dans une partie de chasse. Les séparations des tâches ne sont pas aussi tranchées, de même pour l'éducation des jeunes. Les agressions sont vite tempérées par le groupe en raison d'une vie privée très limitée ; en d'autres termes, il y a quasi impossibilité pour un homme d'exercer des violences domestiques - qui sont, on l'a vu, une constante des violences faites aux femmes. Enfin, une femme peut décider de changer de mari.

Il en va autrement pour les groupes de la même ethnie plus sédentarisés. Je cite Draper : régression de l'autonomie des femmes ; limitations de leurs déplacements comparés à ceux des hommes ; liens sociaux plus resserrés entre des personnes, des groupes et des lieux ; différenciation de l'éducation des filles et des garçons ; changement et moindre contribution des femmes à l'alimentation ; diversification des outils et des moyens de production ainsi que des tâches imposées aux femmes ; contrôle des hommes sur des ressources valorisées comme les animaux domestiques ; monopolisation par les hommes des relations avec les autres ethnies, comme les bantous et, ce qui importe pour les violences

sexuelles, plus d'habitat privé et sédentarisé. Ces grandes différences correspondent à des disparités socio-économiques au sein d'un même peuple - mêmes gènes, même langue, mêmes croyances.

De ce survol de la littérature ethnographique, on retient qu'il n'y a pas ((!)) de bons sauvages et encore moins de matriarcat tissé d'harmonie ((!)) entre les femmes et les hommes. L'ethnographie comparée des peuples de chasseurs-collecteurs et d'horticulteurs permet de dégager l'esquisse suivante de l'évolution de la condition des femmes :

- Il n'existe pas ((!)) de société humaine sans conflit ni violence ; c'est le niveau de violence qui change au sein d'un groupe social et entre groupes sociaux, comme le degré de coercition sexuelle envers les femmes.
- Si les violences intragroupes ne sont pas l'apanage des sociétés patrilocales, les violences intergroupes ne s'observent que dans les sociétés patrilocales, mais pas toutes, comme le montre l'exemple des bonobos.
- Dans toutes les sociétés humaines, la guerre est l'affaire des hommes. Il arrive que les femmes y participent, mais le sujet a peu intéressé les anthropologues.
- Même dans les sociétés matriarcales, les affaires extérieures, pacifiques ou belliqueuses, sont menées par les hommes.
- Les sociétés traditionnelles plus égalitaires et matriarcales ont vu leurs équilibres économiques internes changer, une fois exposées à l'expansion des sociétés patriarcales procurant aux hommes de nouveaux rôles économiques avec pour conséquence une dégradation du statut des femmes.
- Le fait que les femmes ne participent pas aux conflits armés ne signifie pas qu'elles n'en ont pas les capacités.
- Les interdits imposés aux femmes quant à l'usage de certains types d'outils et d'armes remontent à des temps très anciens et ne sont connus que dans les sociétés humaines.
- Il n'existe pas ((!)) de société sans hiérarchie sociale et sans pouvoir - le plus souvent avec une condition infériorisée des femmes.
- Il n'y pas de société égalitaire, *a minima* pour les statuts ((!)), moins encore pour les richesses.
- Les règles patrimoniales sont très anciennes et dans tous les cas comportent des négociations, des services et des prix pour les fiancées et les épouses.

Dans la conclusion de son grand essai *Avant l'histoire*, Alain Testart livre ce constat : dans toutes les sociétés humaines, et quels que soient leurs systèmes économiques et politiques, tout revient au contrôle des moyens de production et de reproduction, donc des femmes. Reste à savoir depuis quand et comment.

Violences préhistoriques

Que nous dit l'archéologie préhistorique ? R. Lee reprend les données archéologiques pour les tombes du Paléolithique. Les traces de mort par violence restent rarissimes. Il y a quelques cas avérés, mais il faut préciser que peu de coups mortels laissent des traces sur le squelette locomoteur : un coup porté au crâne laisse des traces visibles, ce n'est pas cas au niveau des viscères. Une découverte récente jette un voile sombre sur la fin du Paléolithique. Des archéologues ont trouvé sur le site de Nataruk, au Kenya, les squelettes de 27 individus tués par d'autres humains : des hommes, des femmes et des enfants. Un massacre organisé et prémédité, vu les armes utilisées et les circonstances, sur les rives du lac Turkana, il y a environ 12 000 ans.

Et avant ? Une équipe utilisant les techniques de la médecine légale vient de mettre en évidence le meurtre d'un homme en Roumanie, à Cioclovina, il y a 30 000 ans. Cela nous emmène au début du Paléolithique supérieur. Les auteurs terminent leur article en citant les cas avérés et d'autres plus discutables de violences interpersonnelles qui, pour les plus anciennes, remontent à 400 000 ans.

Les exemples deviennent plus fréquents au Paléolithique moyen sur des sujets néandertaliens : La Chapelle-aux-Saints, La Ferrassie, Saint-Césaire en France ; Shanidar 3 en Irak ; Tabun et Kebarra en Israël et aussi *Sapiens*, comme à Skhül, également au Proche-Orient. Pour le Paléolithique supérieur, où il ne s'agit que de *Sapiens*, on trouve des traces de violences sur les squelettes - surtout les crânes, de Shungir 1, Cioclovina, Maszycha (avec décapitation), un enfant de Grimaldi, Monfort, etc. En somme, partout en Europe.

Les violences avérées au Paléolithique moyen renvoient à une période où plusieurs espèces humaines se côtoyaient. On évoque abondamment les amours croisées entre *Sapiens*, néandertaliens et dénisoviens - et on en soupçonne d'autres - révélées par la paléogénétique.

Nous entrons dans une période charnière, considérée par divers auteurs comme la transition de l'ère d'une humanité égalitaire à celle d'une humanité des inégalités - entre les temps des chasseurs-collecteurs et celui des agriculteurs, puis des villes et des Etats. S'il ne fait aucun doute, comme on va le voir, que les inégalités matérielles - richesses et biens ostentatoires - s'accroissent au cours de cette période de plusieurs milliers d'années (de 5000 à 10 000 ans selon les régions du monde), peu d'études s'intéressent aux inégalités de genre.

La période postglaciaire, entre la fin du Paléolithique supérieur/fin de la dernière glaciation et les âges des métaux qui marquent le début de l'histoire, comprend le Mésolithique et le Néolithique. Pour la partie occidentale de l'Ancien Monde, c'est entre 12 000 ans et 4000 ans au Proche-Orient et 8000 ans et 1000 ans en Europe, mais avec des transitions plus tardives sous les hautes latitudes. (...) Testart montre que ces transitions ne suivent pas tout à fait les mêmes séquences techniques en Europe, en Asie et en Amérique.

pour la partie occidentale de l'Ancien Monde, la région archéologiquement la plus documentée, cet âge moyen de la pierre taillée se caractérise par des microlithes, des objets de pierre taillée de très petite taille, comme les pointes de flèches. On voit apparaître l'arc et la flèche, les lances, la poterie et le textile. (...) cette économie favorise la sédentarité et des groupes plus importants avec la territorialité. Des rencontres et des échanges s'organisent, parfois des associations pour des parties de chasse saisonnières - battues - et de pêche. Ces collectes massives de nourritures supposent des techniques de conservation et de stockage. Les rencontres favorisent toutes sortes d'échanges et d'alliances, comme les mariages avec, d'après les données disponibles, l'exogamie des femmes. (...) Les variations saisonnières des ressources, les aléas climatiques, la territorialité, les ressources stockées deviennent autant de facteurs de violence ((!!)) entre groupes et au sein des groupes. (...) Leur évolution vers le mégalithisme témoigne d'économies et d'organisations sociales impliquant des personnes disposant de pouvoirs (!!)) fondés sur le statut et/ou les richesses.

En Anatolie, on trouve des sites datés de 9000 à 8000 ans avant J.C. qui bousculent les anthropogénies unilinéaires, comme celui de Göbelki Tepe parmi les mieux connus. Il s'agit d'un lieu culturel et festif où des populations de chasseurs-collecteurs se réunissaient pour célébrer leurs cultes. (...) Contrairement aux reconstitutions classiques qui postulaient que, avant que les peuples puissent construire de tels édifices, il fallait forcément une agriculture, des stocks et une organisation sociale hiérarchique de type étatique régulant les ressources afin de dégager les surplus nécessaires aux besoins des bâtisseurs, on s'aperçoit que des économies de chasseurs-collecteurs, peut-être un peu horticoles, ont créé une civilisation qui évoque celle, à venir, des mégalithes. On ne sait pas comment a mergé cette civilisation et, après plus d'un millénaire d'existence en Anatolie, elle a disparu.

Le site de Göbekli Tepe, comme d'autres contemporains, a été enseveli volontairement. Un nouveau système social avec d'autres représentations du monde s'est imposé. On retrouve l'importance des croyances et des cosmogonies, dont la fonction principale est d'instaurer un récit tissant des rapports cohérents entre les humains et le cosmos. Par-delà l'utilité de l'approche marxiste de l'archéologie, les systèmes de croyances sont indissociables de la transformation et de la pérennité des sociétés.

En ce qui concerne le Proche-Orient et l'Europe (...) on sort enfin du long silence de l'archéologie invisible des femmes. Une étude récente et très complète de J.D. Grünberg à partir des tombes d'Europe montre une nette différenciation sexuelle des tâches. Il ressort que c'étaient des sociétés patrilocales, les femmes, forcément exogames, provenant de groupes éloignés. (...) Les hommes sont enterrés avec des rames pour la chasse et/ou la guerre, montrant la forte valorisation culturelle de ces activités. (...) Les tombes des femmes comportent peu de mobilier funéraire. Leurs représentations ne soulignent que leurs caractères sexuels, comme la poitrine.

Toujours selon Grünberg, les femmes se marient tôt, entre 14 et 18 ans. Le taux de mortalité des jeunes mères est important. On retrouve la plupart des facteurs associés à la

coercition masculine dans tous les aspects de la société : contraintes alimentaires, reproductives, économiques et politiques. Quand l'archéologie donne une visibilité aux femmes, elle dévoile une réalité qui repousse la coercition sexuelle aux confins du Paléolithique supérieur et du début de l'ère postglaciaire. Et il serait étonnant que la coercition sexuelle soit apparue avec la fonte des glaciers...

Pour revenir dans le passé, et à l'encontre de tout ce qu'on a évoqué jusque-là, des travaux très récents révèlent qu'en Californie et en Mongolie des sociétés produisaient des femmes guerrières : on n'est plus dans le mythe des Amazones. Et entre ces deux parties du monde on ne peut plus s'éloigner, il serait étonnant que ce soit là les seuls exemples, surtout sur des durées de plusieurs milliers d'années.

Si nous revenons en Europe, les sociétés occidentales se distinguent radicalement entre le nord et l'est. Les femmes guerrières de la période historique - plus précisément, quand les très patriarcales sociétés grecques et romaines les rencontrent - ne sont pas un mythe : Sarmates, Scythes, Vikings, Adyguéennes. Nous sommes à l'âge du bronze/fer, mais ces femmes guerrières ne sont pas apparues spontanément. Il y en a eu en Asie, et aussi chez différentes ethnies amérindiennes comme en Afrique. Cette question n'a jamais été un vrai sujet de recherche. (...) Goettner-Abendroth n'a pas tort sur ce point. En revanche, la présence de femmes guerrières dans des sociétés mésolithiques/néolithiques/âge du bronze contredit sa représentation des sociétés matriarcales pacifiques, égalitaires, en équilibre avec la nature.

Testart rappelle comment les Romains s'étonnaient de l'organisation sociale des Germains et de l'importance des femmes dans la vie publique, mais aussi de leur engagement dans les batailles. Il existe deux grandes traditions anthropologiques qui séparent l'Europe du Sud-Ouest et l'Europe du Nord-Est. Ces traditions persistent dans la vie publique, les pays héritiers du droit germanique ayant toujours connu des femmes - reines et impératrices - détentrices du pouvoir et de ses attributs symboliques, au contraire des pays du Sud héritiers du droit romain (à l'exception, d'Isabelle la Catholique). Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas eu de femmes très puissantes dirigeant des États, comme Catherine de Médicis, mais elles n'avaient pas les attributs symboliques du pouvoir. La loi salique, du nom des francs saliques, donc de culture germanique, a été détournée pour légitimer la transmission de père en fils, neveu ou autre, mais uniquement entre les mâles : un exemple parfait de l'idéologie de la domination masculine associant imaginaire et symbole.

Il en va de même pour les grandes nations amérindiennes. Godelier rappelle l'étude de l'anthropologue Eleanor Leacock comparant les organisations sociales matrilineaires des Montagnais-Naskapis du Canada, des chasseurs-collecteurs, et celles des Iroquois-Hurons horticulteurs. Chez les uns, les femmes s'occupent de la collecte et les hommes principalement de la chasse ; chez les autres les femmes se chargent des jardins et aussi des collectes, les hommes de la chasse. Ces sociétés s'organisent autour de lignées matrilineaires. Les femmes choisissaient avec qui se marier et pouvaient divorcer facilement.

Elles disposaient de nombreux pouvoirs économiques et même politiques, surtout les femmes âgées. Il s'agit de sociétés globalement égalitaires, avec des rapports plus consensuels entre les sexes, mais pas patriarcales. Tout cela change avec l'arrivée des colonisateurs européens. A leur contact se développe une forte demande pour les fourrures, notamment de castor, échangées contre des objets manufacturés et des armes. Ces nouvelles sources de richesse et de prestige font basculer le pouvoir vers les hommes.

De même, chez les Hopis, les Navajos et d'autres, l'organisation sociale est affectée de différentes façons au contact de leurs interlocuteurs occidentaux, tous des hommes. issus de sociétés patriarcales.

A partir du 16^e siècle, les Amérindiens, notamment les Apaches domestiquent les chevaux importés par les Espagnols. S'ensuit un commerce dans les grandes plaines, les grandes nations comme les Sioux, les Cheyennes, les Comanches. et d'autres, horticulteurs/ agriculteurs, revenant à des économies de chasseurs-collecteurs. Là aussi, le pouvoir bascule du côté des hommes.

Les connaissances sur le Mésolithique progressent très vite sous l'impulsion des recherches anthropologiques et archéologiques actuelles et de nouvelles problématiques, comme celles des violences et des femmes. Elles récusent l'évolutionnisme social naïf et idéologique, et, surtout, le déterminisme qui prévaut encore entre système économique et organisation sociale hérité de la pensée marxiste. Cette dernière conserve son importance. Mais on voit bien que pour les mêmes économies et les mêmes moyens de production, les systèmes sociaux diffèrent considérablement, et plus encore en ce qui concerne la condition des femmes, trop longtemps occultée par l'invisibilité anthropologique et archéologique. Plus que des facteurs économiques interviennent de puissants facteurs anthropologiques avec des règles discursives, des croyances, des imaginaires et des symboles qui rendent compréhensibles et acceptables les différences sociales. la coercition envers les femmes - ou d'autres catégories sociales - ne peut se faire sans consentement, entre violence et acceptation.

Les transitions entre Mésolithique et Néolithique, si elles suivent une évolution générale, n'ont rien de linéaire, d'inéluctable ou de mécanique. Comme dans l'évolution, il y a des parallélismes, des diversités, des convergences, des disparitions, des régressions. C'est ce qu'observent les archéologues du Proche-Orient.

La thèse d'un âge matriarcal s'appuie sur les représentations de déesses féminines, comme celles que l'on a trouvées dans l'un des plus anciens sites archéologiques du néolithique naissant, celui de Çatal Huyuk. Dans ce gros village de type "pueblo" d'Anatolie, en Turquie, daté de 7500 à 5700 avant J.C., les archéologues décrivent des lieux de cultes domestiques avec des représentations de divinités féminines qui rappellent les Vénus du Paléolithique et aussi un culte consacré aux taureaux et aux aurochs.

Les controverses font rage entre les tenants d'un culte féminin dédié à la déesse mère au sein de sociétés matriarcales et ceux qui y voient l'affirmation de pouvoir masculin et du contrôle de la sexualité des femmes. Dans la première hypothèse, on retrouve une caractéristique des sociétés matriarcales où, d'après Goettner-Abendroth, on pratique le sacrifice des animaux mâles en surplus au cours de cérémonies annuelles. Ce sont des femmes prêtresses qui initient le rituel mais des hommes qui abattent les bêtes. On retrouve le tabou du versement de sang et, dans sa version mythique, la sélection des hommes chez les Amazones. Ce genre de sacrifice peut aussi avoir une signification économique et politique visant à éviter la constitution de cheptels et le cumul des richesses. Les vestiges archéologiques de Çatal Huyuk s'accordent avec une telle interprétation. Mais ils peuvent aussi être interprétés autrement, et traduire le contrôle par les hommes de la sexualité et de la fécondité des femmes, les taureaux étant la représentation symbolique de la puissance fécondante des hommes.

La séparation des tâches s'affirme avec l'invention du travail. Les céréales, déjà consommées à l'état sauvage comme à Gobekli Tepe, requièrent des outils pour les couper, meuler les grains, les conserver, les cuire. Les études ostéologiques montrent que la séparation sexuelle des tâches et des efforts physiques nécessaires impriment leurs marques sur les squelettes.

Cette longue période du Néolithique aura des conséquences considérables sur le génome et la morphologie de nos ancêtres, dont nous avons hérité des corps plus graciles, un cerveau moins gros et de nouvelles maladies. Est-ce que cela signifie que les femmes se trouvent dans une condition d'asservissement et soumises à une coercition sexuelle intense ? On n'en sait rien.

Alors que les grandes synthèses sur l'évolution des sociétés au cours du Néolithique affirment que la domination masculine se met en place à cette époque, pourquoi y a-t-il aujourd'hui autant de sociétés agricoles "matriarcales" telles que les décrit Goettner-Abendroth ? A force de ne prêcher que par une conception unilinéaire calquée sur le modèle du Proche-Orient étendu à l'Europe, on s'aveugle sur la diversité possible des organisations sociales au cours du Néolithique. Quant à l'idée que les femmes aient pu détenir le pouvoir économique, c'est tout à fait possible, à en juger par leur maîtrise des principales ressources alimentaires, de leur traitement et de leur conservation, comme chez les chasseurs-collecteurs.

Après tout, même sans savoir qui travaillait aux champs, il est clair que ce sont les femmes qui contrôlent les moyens de production, de transformation, de stockage, de redistribution et de partage.

Le passage du Natoufien - Mésolithique de cette région - au Néolithique affecte la vie des femmes. Alors qu'elles vivaient plus longtemps que les hommes au Natoufien, la situation s'inverse au début du Néolithique, où les femmes enfantent plus tôt. Les sociétés imposent aux femmes d'avoir des grossesses plus tôt et plus souvent (...), ce qui, malgré une

augmentation de la mortalité infantile et de celle des mères, enclenche la transition démographique du Néolithique, notamment grâce au sevrage précoce.

Un évènement climatique majeur, et rarement évoqué, bouleverse le Néolithique vers 6000 avant J.C. (...) Un brusque refroidissement dû au déversement dans l'Atlantique Nord de gigantesques quantités d'eau douce provenant de la fonte des immenses glaciers qui recouvraient le nord du continent. Il s'ensuit une période plus sèche de quelques siècles au Proche-Orient.

A partir de là, deux grandes cultures vont s'étendre vers l'ouest, celle dite du Cardial sur la bande méridionale de l'Europe, et celle dite du Rubané par les plaines d'Europe centrale. Les termes Cardial et Rubané se réfèrent aux motifs des poteries des deux grandes cultures qui portent la "révolution" néolithique des rives orientales de la Méditerranée aux rives de l'Atlantique. Ce sont des populations qui viennent s'installer sur les territoires des derniers peuples de chasseurs-collecteurs-pêcheurs du Mésolithique, ce qui a généré des violences et de nombreux massacres collectifs. Entre 5500 et 5000 avant J.C. (...) les sites de Taleim, Heixem, Asparn-schletz, Schönek-Kilianstädten, Eulau en Europe centrale et d'autres du côté de la Scandinavie contiennent des dizaines de squelettes d'hommes, de femmes et d'enfants. Les os portent les marques de morts violentes, de tortures, de dégradations post-mortem, etc.

La condition des femmes, déjà peu enviable au Mésolithique, continue de se dégrader. Il s'agit de sociétés patrilocales, avec des femmes provenant d'échanges entre groupes parfois éloignés ou de rapt : autant de facteurs favorisant la coercition.

Les chercheuses soutenant la thèse d'un matriarcat ancestral plus ou moins généralisé insistent sur un fait : la soumission, le remplacement, la destruction ou la marginalisation de ces sociétés résultent d'agressions violentes par des sociétés patriarcales. Mais c'est loin d'être aussi simple. Il en va de même pour les sociétés matrilineaires et plus égalitaires récentes qui, depuis l'expansion européenne à partir du 20^e siècle, se trouvent colonisées dans toutes leurs composantes. Elles se retrouvent en contact avec les hommes des sociétés colonisatrices, à commencer par les missionnaires et les militaires.

Le modèle bonobo/Rousseau et le modèle chimpanzé/Hobbes sont deux extrêmes opposés qui bornent un espace de possibles pour l'évolution sociale des espèces de la lignée humaine. Dans cet espace des évolutions sociales possibles, les bons sauvages comme les matriarcats ont leur place. Cependant, toutes les données de l'éthologie comme de l'ethnographie inclinent vers des sociétés dominées par la violence des mâles et la coercition des femmes. L'espace des possibles sociétaux ne se joue pas entre des sociétés dominées par des femmes/matriarcat ou des hommes/patriarcat : on va plutôt d'une situation d'égalité entre femmes et hommes à des inégalités de plus en plus marquées, jusqu'à des formes très coercitives d'antagonisme social, toutes ces sociétés étant dominées par les hommes.

Les inégalités sociales entre les femmes et les hommes ne requièrent pas la production et l'accumulation de richesses. L'éthologie et l'ethnographie comparées montrent que les premières formes d'inégalités concernent l'accès aux femelles ou aux femmes et les formes de coercition pour contrôler leur sexualité lorsqu'elles sont en âge de se reproduire. Elles montrent aussi des inégalités entre les hommes, avec des discriminations surtout à l'encontre des jeunes hommes, dont les femmes font les frais, à la fois en tant que ressource pour la production de nourriture et la reproduction.

La transition néolithique et l'invention de toujours plus de tâches, le travail, imposent de nouvelles contraintes aux femmes pour la reproduction. Elles se marient plus tôt, font plus d'enfants et subissent une mortalité plus forte qu'auparavant. Par la suite, et toujours au Proche-Orient, émergent des sociétés de plus en plus agricoles, sans que se dégage un consensus parmi les archéologues pour savoir si elles étaient dominées plutôt par les femmes ou par les hommes. Une certitude : nombre de ces populations étaient patrilocales, marquées par la domination masculine et la coercition des femmes, certainement patrilinéaires et patriarcales, ce qui implique un contrôle plus sévère sur la sexualité - obsession de la virginité - et la fécondité des femmes (croissez et multipliez). ce sont de telles sociétés qui migrent en Europe vers 6000 avant J.C. Là, en Europe, les rencontres entre autochtones mésolithiques et migrants néolithiques provoquent des conflits, des massacres et une aggravation de la condition des femmes. C'est ce que j'appelle le *grand arc de la domination masculine* ou le *grand arc patriarcal*, qui s'étend du Proche-Orient au sud de l'Europe, là où les obligations matrimoniales imposent la dot. C'est là que naissent et s'étendent les grands monothéismes et leur antagonisme sexuel.

Conclusion

La femme qui a évolué

Cet essai propose une démarche originale : il s'agit de la première tentative d'une approche phylogénétique de l'évolution de la coercition sexuelle envers les femelles et les femmes depuis les origines jusqu'aux commencements de l'Histoire.

Il y a certes des contraintes phylogénétiques plus ou moins rigides chez les singes et les grands singes, mais elles autorisent tout un éventail d'organisations sociales très diverses, y compris au sein d'une même lignée.

A l'échelle des mammifères, la coercition masculine est globalement assez rare. Une explication tient au fait que les sociétés où un ou des mâles résident en permanence restent rares. Or c'est justement une particularité de l'ordre des primates : un ou plusieurs mâles résident en permanence avec une ou des femelles. (...) le tiercé des sociétés patrilocales les plus coercitives et les plus violentes réunit les hamadryas, les chimpanzés et les hommes.

Il n'y a pas plus de corrélation entre la matrilocalité et la matrilinearité des espèces polygynandres et le degré de coercition sexuelle : celle-ci est inexistante chez les babouins geladas, violente chez les babouins chacmas. (...) Aucune ne se dégage parmi les hominoïdes. Ces notations simplement pour rappeler que l'évolution joue et se joue des diversités, mêmes sociales.

Les orangs-outangs apparaissent très entreprenants, parfois agressifs, souvent violeurs, mais les intimidations cessent après la copulation. Il n'y a pas de coercition postcopulatoire alors que les modes coercitifs qui précèdent la copulation jouent sur une gamme qui va de la sollicitation des femelles au viol caractérisé. Mais cela s'arrête là. Il en va autrement chez *Sapiens*, avant comme après copulation, de même que chez les chimpanzés et d'autres espèces coercitives. Chez *Sapiens*, ce régime se complète d'injonctions pseudo-morales, d'obligations, de pressions psychologiques, de menaces, d'insultes, etc. La coercition est amplifiée en prenant des dimensions idéologiques et discursives. Une différence dramatique propre aux hommes : le meurtre de femmes violées.

On peut espérer que ce a conduit à ces régimes de coercition peut être défaits pour établir des sociétés plus égalitaires ((ou autrement)).

Dans une perspective marxiste classique, l'invention de nouveaux modes de production serait à l'origine des inégalités. Cela ne semble pas être le cas : ces transformations ont contribué à accentuer les inégalités dans l'histoire générale des sociétés humaines, mais elles n'en sont pas à l'origine.

La répartition des différents types de pouvoir procède bien d'idéologies et, comme le rappelle avec insistance Maurice Godelier, de systèmes de croyances, d'assentiment, de contentement qui font que les opprimés acceptent leur sort tandis que les oppresseurs le justifient au nom d'injonctions supérieures. Notons que d'autres discours inversent la hiérarchie des justifications.

Les violences ((?)) au sein des sociétés humaines et entre elles ((??)) remontent au moins à 800 000 ans, attestées par des pratiques de cannibalisme alimentaire ((non alimentaire)). Ce qui nous renvoie au Paléolithique ancien, du temps des derniers *Homo erectus* au sens large. (...) Rien n'interdit d'imaginer tout un éventail de populations d'*Erectus*, des plus égalitaires aux plus coercitives : en effet, leur rayonnement sur tout l'Ancien Monde depuis l'Afrique, dans une grande diversité d'environnements, et sur des durées se comptant en centaines de milliers d'années, offre l'opportunité d'un foisonnement des possibles en matière d'organisation sociale.

Que ce soit pour l'habitat et les foyers du Paléolithique et l'émergence des agricultures, les innovations techniques se trouvent du côté des femmes. Malgré cela, elles subissent des formes de coercition plus sévères, ce qui est logique d'une certaine façon, puisqu'elles augmentent leur valeur en termes de reproduction et de production. Il a dû exister tout un éventail de sociétés plus ou moins égalitaires, mais il nous est difficile d'en

mesurer la diversité. En tout cas, dès le Mésolithique, et depuis au moins 10 000 ans, se met en place la coercition sexuelle sur les moyens de production et de reproduction dont ont hérité les sociétés patriarcales jusqu'à notre époque, avec une dévalorisation de toutes les tâches assignées aux femmes tandis que les hommes se réservent le prestige attaché aux techniques liées à la chasse, et de plus en plus à la guerre, ainsi que les richesses provenant des relations d'échanges.

Une partie des populations, peut-être déjà patriarcales, migre au Proche-Orient vers l'Europe autour de 6000 avant J.C. Dans le Sud comme dans sa partie centrale, les violences s'aggravent et le statut des femmes se détériore. (...) Les femmes subissent les conséquences de ces violences : aussi bien leurs propres femmes au sein de leurs sociétés que les captives réduites en esclavage ((?)) et mises au service des nouveaux dominants.

Puis arrivent d'autres peuples venus des plaines de l'Est, des éleveurs, qui modifient à leur tour les dernières sociétés protohistoriques d'Europe, plus égalitaires. 6000 ans plus tard, donc de nos jours, ces mélanges de populations ont laissé parmi nous un héritage qui n'est pas seulement génétique, mais social et culturel : en effet, les populations du sud de l'Europe, plus anciennement agricoles, conservent une idéologie de la domination masculine plus marquée que dans les pays du Nord et de l'Est.

Ce n'est pas parce qu'un comportement bon ou mauvais est observé chez les humains et se manifeste aussi chez telle ou telle autre espèce qu'il est légitime pour nos sociétés.

Il se trouve que les sociétés humaines se montrent le plus souvent coercitives envers les femmes alors qu'elles sont majoritairement monogames ou polygynes et, dans une moindre mesure, polyandres. Il y a là une exception par rapport à toutes unités de reproduction et les systèmes sociaux connus. Mais rien n'est jamais figé en biologie évolutionniste, les exceptions rencontrées chez de nombreuses espèces de singes, de grands singes et dans les sociétés humaines ne se posant comme des écarts à ce qui serait la norme, mais comme autant de possibles.

Même si la coercition sexuelle est présente dans la majorité des espèces, qu'elles soient matrilocales ou patrilocales, nous avons insisté sur les nombreuses exceptions. Il n'y a donc aucune justification naturelle à la coercition et à la violence sexuelle.

B. Smuts établit six facteurs qui participent de la coercition masculine dans les sociétés humaines. Elle distingue le fait d'empêcher ou d'entraver l'émergence de coalitions de femmes, notamment à cause de la patrilocalité ; l'aptitude des hommes à constituer des groupes organisés pour s'assurer toutes les formes de pouvoir, dont le monopole des relations extérieures (chasse, commerce, guerres...) ; le contrôle des moyens de production et de redistribution ; l'existence de statuts inégalitaires économiques, politiques et sacrés qui permettent à des hommes d'accumuler des privilèges et des femmes, tout en exerçant une coercition sur leur sexualité ; les comportements des femmes qui favorisent leur contrôle

comme ressources et de leur sexualité par les hommes ; en lien avec un dernier facteur : l'invention de puissants systèmes idéologiques et discursifs, allant de la soumission à l'acceptation, qui justifient toutes les formes de coercition, tout en incitant les à reconnaître les raisons de leur condition.